

lecture, mais qui, par leur nature, peuvent être considérés comme tout à fait indépendants de la construction.

La mode des *balcons* découverts s'est répandue depuis longtemps en France et dans d'autres pays. « Cette mode, dit Quatremère de Quincy, est une de celles auxquelles l'architecte est obligé de sacrifier le plus souvent, et l'ensemble des façades extérieures, et les proportions de leur détail. Rien ne dépare plus l'ordonnance des palais et des maisons que ces saillies, presque toujours en porte-à-faux, dont une fausse hardiesse de construction semble tirer un puéril honneur. Rien ne gâte plus la forme des croisées que cette longueur démesurée, nécessaire à l'ouverture du balcon, et qui fait sortir la fenêtre des proportions que l'œil juge être des plus belles. » Cette opinion sur les *balcons* nous semble trop sévère. Quelque étranger que ce genre de construction puisse être aux principes de l'architecture classique, nous croyons qu'il n'est pas impossible d'en tirer d'heureux effets dans l'ordonnance générale d'un édifice et de dissimuler ce qu'il peut y avoir de lourd par un habile arrangement. Aujourd'hui, que le beau sexe n'est plus condamné à vivre renfermé dans l'intérieur des maisons, que le plaisir de voir les passants et d'en être vu est devenu général, il n'y a presque pas de maisons importantes sans *balcons* découverts.

Aujourd'hui, la mode des *balcons* est devenue générale, et presque toutes les maisons un peu considérables que l'on construit dans nos grandes villes en sont ornées; on en compte aujourd'hui plus de cent mille à Paris. On doit regretter seulement que ces saillies de pierre, même lorsqu'elles sont garnies de balustrades élégantes ou de grilles dorées, rompent la symétrie des lignes, dispensent l'architecte de chercher les grands effets d'ensemble et fassent que nos plus riches constructions modernes sont complètement dépourvues de style. Mais ici l'utilité et l'agrément l'emportent sur la symétrie, et l'on est forcé de reconnaître qu'il y a une compensation suffisante.

Les *balcons* sont ordinairement de plain-pied avec le parquet des appartements; les plus petits n'occupent que l'espace de la baie entre les deux panneaux d'une seule fenêtre, d'autres embrassent plusieurs fenêtres, quelques-uns même règnent sur toute l'étendue d'une façade; mais, dans ce dernier cas, un grillage sépare chaque appartement.

Quand un propriétaire veut établir un balcon donnant sur la voie publique, il doit obtenir d'abord la permission de l'autorité municipale. A Paris, les petits *balcons* ne doivent pas dépasser 22 centimètres de saillie; les grands peuvent s'avancer jusqu'à 80 centimètres en dehors des murs, mais ils ne peuvent être établis que sur les places ou carrefours, et sur les rues qui ont au moins 10 mètres de largeur; ils doivent être élevés à 6 mètres au moins au-dessus du sol. Partout ailleurs qu'à Paris et sur les voies publiques, la loi défend de construire un balcon, s'il n'y a 19 décimètres au moins de distance entre ce balcon et la propriété du voisin; en outre, il doit toujours rester un espace de 6 décimètres entre l'extrémité latérale du balcon et la propriété voisine.

BALDACCHINI (Philippe), poète italien, né à Cortone, florissait dans la première moitié du xvi^e siècle. Il était protonotaire apostolique sous Léon X. Parmi ses poésies, on connaît surtout : *Nox illuminata, ovvero predica d'amore* (Florence, 1519), recueil mélangé, comme son titre, de latin et d'italien; *Protocinio, nel quale si contiene Stato del amore, Preghi d'amore*, etc. (1525).

BALDACCI (le baron Antoine), diplomate autrichien, né à Presbourg en 1767, mort vers 1830. Ministre de l'empereur François II, il prit part à la guerre de 1809, et fut attaché aux armées de la coalition en 1813, 1814 et 1815. Il se fit remarquer par sa haine contre la France et Napoléon.

BALDAMUS (Jacques-Conrad), théologien allemand, né à Metzenhof, prov. de Magdebourg, en 1694, mort en 1755. Il remplit à Halle diverses fonctions ecclésiastiques, entre autres celle de doyen général. On a de lui de nombreux écrits, notamment : *Dissertatio de veritate religionis christianæ* (1718); *Meditatio theologica de arbore scientiæ boni et mali*, etc. (1732).

BALDAQVIN s. m. (bal-da-kain — del'ital. *baldacchino*, même sens, formé de *Baldacco*, nom italien de la ville de Bagdad, d'où se tirait l'étoffe, tissée d'or et de soie, employée à la confection des dais). Ouvrage d'architecture en bois, en marbre ou en métal, qui couronne l'autel d'une église : Le **BALDAQVIN** de Saint-Pierre de Rome. Le **BALDAQVIN** de l'église des Invalides, du Val-de-Grâce, à Paris.

« Tenture dressée au-dessus d'un trône de prince ou d'évêque, d'un catafalque, etc. : Un **BALDAQVIN** cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. (J. de Maistre.) Au-dessus du trône s'élevait un **BALDAQVIN** porté sur des lions d'argent et six griffons du même métal. (Mérimée.) » Sorte de tenture sous laquelle on porte le Saint-Sacrement, sous lequel on reçoit les princes, les évêques. En ce sens, aujourd'hui, on ne dit plus que dais. « Petit dais garni d'étoffe, qu'on suspend au-dessus d'un lit, et auquel tiennent les rideaux : **BALDAQVIN** de soie, de velours. Lit à **BALDAQVIN**. Puis, au fond de

cette pièce, se dressait un de ces anciens lits, d'une largeur démesurée, à **BALDAQVIN** et à quatre rideaux de serge grise et rouge. (E. Sue.)

— Par anal. Objet affectant ou rappelant la forme d'un **baldaqvin** : Pour lui, la terre n'était qu'une platitude, et le ciel qu'un **BALDAQVIN**. (J. de Maistre.) Chaque fenêtre était ornée de rideaux en damas vert, relevés par des cordons à gros glands qui dessinaient d'énormes **BALDAQVINS**. (Balz.)

— Anc. comm. Nom donné, pendant le moyen âge, à une étoffe très-estimée, que l'on tirait de l'Orient et qui était de soie enrichie ou non de broderies, tantôt plates, tantôt en fort relief. « On disait aussi **BALDAQVIN**. »

— *Enceyl.* On a longtemps donné le nom de **baldaqvin** au dais que l'on porte, dans les processions, au-dessus du Saint-Sacrement; ce mot ne désigne plus aujourd'hui, dans le langage ecclésiastique, qu'un ouvrage d'architecture, en forme de dôme, soutenu par des colonnes, ou un ciel en étoffe qui sert de couronnement au maître-autel des églises, au trône des princes, des évêques, des abbés mitrés et des grands personnages. Il n'est pas facile de préciser l'époque où l'on a commencé à employer le **baldaqvin** : il en est fait mention pour la première fois dans l'histoire d'Innocent III, élu en 1198. Quand les **baldaqvins** ne sont pas en bois ou en métal, les étoffes dont ils sont formés doivent être de la couleur que demande l'office du jour. Ceux des abbés mitrés ne pouvaient être tissés d'or. Le plus magnifique **baldaqvin** connu est celui de Saint-Pierre de Rome, véritable chef-d'œuvre qui excite l'admiration de tous les étrangers et particulièrement des artistes. Il fut construit sous le pontificat d'Urban VIII, par le célèbre Bernin, qui y employa cent quatre-vingt-six mille trois cent quatre-vingt-trois livres de bronze arraché au portique du Panthéon par le pape Urban VIII, acte de vandalisme que ne justifie pas le saint emploi qu'on fit de ce métal précieux. Ce **baldaqvin** est porté sur quatre colonnes torses, au-dessus desquelles s'élèvent quatre statues d'anges en pied et plusieurs autres statues; des quatre coins partent d'énormes guirlandes de bronze qui vont s'unir au milieu, où elles soutiennent un globe dans lequel est plantée la croix qui couronne le tout. Les colonnes sont en partie cannelées et en partie couvertes de magnifiques arabesques richement dorées, comme l'est le **baldaqvin** tout entier. L'or y a tellement été prodigué, qu'on y employa la valeur d'un million de notre monnaie. Le **baldaqvin** est élevé de 20 mètres au-dessus du sol, et il couvre, avec l'autel où le pape célèbre la messe, le visage tourné vers le peuple, la Confession de saint Pierre et le tombeau des apôtres.

L'usage du **baldaqvin** dans les appartements privés est considéré à Rome comme une prérogative. Il y en a trois dans les palais apostoliques : un dans la salle d'audience, un second dans la salle à manger, et un autre dans la salle où se tiennent les consistoires, les congrégations, etc. Ces **baldaqvins** sont en damas ou en velours de soie cramoisi, avec des franges et des galons d'or. Ceux des cardinaux sont en damas rouge; ceux des prélats et de l'auditeur de la chambre, un peu plus petits que ceux des cardinaux, sont en damas violet. En dehors des personnages revêtus de dignités ecclésiastiques, le privilège du **baldaqvin** appartient aux sénateurs et au gouverneur de Rome, aux princes romains et aux ambassadeurs étrangers; enfin, par une concession particulière, quelques nobles marquis, qu'on appelle pour cela *marquis de baldaqvin*, l'érigent dans leur salon de réception; parmi les comtes, le seul comte Soderini, dont la famille était anciennement alliée à celle des Médicis de Florence, jouit de ce privilège.

BALDARI (Jean-Baptiste), peintre de l'école génoise, vivait vers la fin du xvi^e siècle. Il aida le Paggi dans ses travaux de la cathédrale de Pistoie et peignit seul, à fresque, des traits de la vie de saint Félix, à la chapelle du Saint-Sacrement.

BALDASSARI (Joseph), naturaliste italien, professeur à Sienne, vivait vers le milieu du xvi^e siècle. Il a publié divers travaux sur les sciences naturelles. Ce fut lui qui démontra le premier que la craie est une espèce de sel. On connaît de lui, en italien : *Observations sur le sel de la craie*, avec un *Essai sur les productions naturelles de l'Etat de Sienne* (1750); *des Eaux minérales de Chianciano* (1756).

BALDASSERONI (Pompée), jurisconsulte italien, né à Livourne, mort en 1807 à Brescia, où il était conseiller à la cour d'appel. Ses principaux écrits sont : *Traité de la lettre de change* (4^e édition, 1805); *Dissertation sur la nécessité de rédiger un code général du commerce de terre et de mer du royaume d'Italie*. (Il en avait réuni les matériaux.)

BALDASSERONI (Jean), homme politique italien, né à Livourne en 1790, était administrateur des finances en 1845, lorsqu'il fut nommé par le grand-duc de Toscane conseiller d'Etat, et peu après directeur général des finances. Devenu sénateur, il entra au ministère en 1849, accompagna le grand-duc à Vienne, suspendit la constitution et supprima la liberté de la presse. Il augmenta par un emprunt le chiffre de la dette et ajouta aux impôts directs et indirects. Depuis la restauration du grand-duc, et malgré les sages con-

seils du gouvernement piémontais, il s'opposa toujours obstinément au rétablissement du régime constitutionnel, qui seul eût pu maintenir en Toscane la dynastie de Lorraine. Baldasseroni a été appelé le *mauvais génie* du grand-duc, et non sans raison, car son hostilité aux idées libérales amena la chute de Léopold II, le 27 avril 1859.

BALDASSINI (Jérôme), historien italien, né à Jesi (Marche d'Ancône) vers 1720, mort en 1780. Il consacra sa vie à des recherches sur l'histoire de sa ville natale, et publia, en 1765, une excellente monographie, *Mémoires historiques sur la ville de Jesi*.

BALDAYA (Alfonzo-Gonzalez), voyageur portugais du xvi^e siècle, partit vers 1434, par ordre de l'infant don Henrique, si célèbre dans l'histoire de la navigation; explora la côte occidentale d'Afrique, s'avança plus de cinquante lieues au delà du cap Bojador, entra dans une baie à laquelle il donna le nom d'*Angra dos rios*, et dans une seconde expédition pénétra plus avant encore, puis revint en Portugal en 1438, rapportant une ample moisson d'observations dont s'enrichit la science géographique.

BALDE s. f. (bal-de). Métrol. Poids usité à Lisbonne pour le charbon et qui équivalait à 356 kil. 9.

BALDE (Camille). V. BALDI.

BALDE (Jacques), jésuite, poète latin moderne, né à Ensisheim (Alsace) en 1603, mort en 1668. Il se fit applaudir à la cour de Bavière comme prédicateur, dans toute l'Allemagne pour ses poésies, et fut surnommé l'*Horace* de son pays. Un de ses poèmes, intitulé *Urania victrix*, lui valut une médaille d'or de la part du pape Alexandre VII. Ses œuvres choisies ont été publiées à Zurich, en 1805.

BALDE ou **BALDEUS** (Philippe), missionnaire hollandais, vivait à la fin du xvii^e siècle. Il prêcha l'Evangile dans l'île de Ceylan, où il était en outre représentant de la compagnie des Indes orientales. Il a laissé un ouvrage intéressant : *Description de l'île de Ceylan, de Malabar et de Coromandel* (en hollandais, 1672).

BALDE ou **UBALDIS** (Pierre), célèbre jurisconsulte italien, né à Pérouse en 1324, mort d'hydrophobie en 1400, par suite de la morsure d'un chien enragé; professa le droit à Pérouse, à Padoue, à Pavie, et devint le rival de son ancien maître, Barthole. Ses écrits sont peu estimés aujourd'hui.

BALDELLI (François), littérateur et traducteur italien, né à Cortone, florissait dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Outre des poésies dans le genre sérieux et dans le genre plaisant (*giocoso*), il a donné des traductions estimées de la *Vie d'Apollonius de Tyane*, de Philostrate; de l'*Histoire romaine*, de Dion Cassius; de la *Bibliothèque historique*, de Diode de Sicile; des *Antiquités judaïques* et de la *Guerre des Juifs contre les Romains*, de Josèphe; des *Commentaires de César*, édition que le célèbre architecte Palladio enrichit d'une préface sur l'art militaire des anciens et de plusieurs planches, etc.

BALDELLI (le comte Jean-Baptiste), littérateur italien, né à Cortone en 1766, mort en 1831. Il servit jeune dans les armées françaises, émigra en 1791 et combattit dès lors contre la république dans les rangs de l'armée de Condé, dans les troupes de la Prusse, de l'Autriche, enfin du grand-duc de Toscane, jusqu'en 1800. Après divers voyages, il revint dans sa patrie, où il remplit quelques fonctions publiques. Il mourut gouverneur de Sienne. Depuis 1815, il était président de l'académie de la Crusca. Outre de bonnes éditions des *Œuvres* de Machiavel, des *Rimes* de Boccace, des *Voyages* de Marco Polo, on lui doit de nombreux articles et dissertations, un ouvrage rempli de recherches, *Pétrarque et ses œuvres* (Florence, 1797); une *Vie de Boccace* très-estimée (Florence, 1806), et un *Eloge de Machiavel* placé en tête de son édition du célèbre publiciste.

BALDENECHEK (Jean-Bernard), compositeur de musique, né à Francfort-sur-le-Mein, au commencement de ce siècle. On connaît de lui des duos, un divertissement, le *Cercle*, pour violon, alto et violoncelle; des polonaises et différents morceaux pour piano et violon. — Son père, **BALDENECHEK** (Nicolas), était également un compositeur estimable.

BALDER, deuxième fils d'Odin et de Frigga, était chez les peuples scandinaves le dieu de la bonté et de la beauté mâle, l'auteur de tout bien. Sa grâce l'entoure comme une auréole, et sa belle chevelure brille d'une douce lumière. Il habite un palais magnifique, appelé *Bredadblick* (grand éclat), dont les colonnes sont couvertes d'inscriptions runiques, pour rappeler les morts à la vie. Depuis quelque temps, Balder faisait des rêves terribles et voyait sa vie en danger : il en fit part aux autres dieux, qui tinrent conseil, et Odin, qui prévoyait tout, résolut, malgré sa science, de consulter une devineresse. Mais le Destin, auquel les douze grandeurs dieux ou ases sont soumis comme les mortels, a prononcé son arrêt sur le sort de Balder. Sa mère, Frigga, inquiète pour son fils aimé, fait prêter à tous les êtres animés et inanimés le serment de ne pas nuire à Balder; une seule plante qui croissait à la porte de Walhalla (le paradis scandinave ou

plutôt l'Olympe des dieux) fut négligée par elle à cause de sa petitesse et de son peu d'importance; c'était le gui. Loke, le dieu du mal, qui ne pensait qu'à nuire, apprend bientôt cet oubli de Frigga, et pendant que les dieux se divertissent dans Asgard à éprouver l'invulnérabilité de Balder, en lançant contre lui des pierres, des flèches, en le frappant même du glaive, Loke va trouver Hoder, le frère de Balder, qui est aveugle, et lui reproche de ne pas prendre part au jeu. Mais Hoder lui répond qu'il ne peut pas rivaliser d'adresse avec les autres ases, puisqu'il n'y voit pas et qu'il n'a d'ailleurs pas d'armes. Loke lui met alors une branche de gui dans la main, en le poussant à faire l'essai de son habileté. Hoder jette le gui vers Balder, qui tout aussitôt tombe mort. Les dieux terrifiés restent immobiles et muets; un pareil malheur dépasse leur intelligence. Ils sont remplis d'indignation, mais ils ne peuvent se venger, car Asgard est un asile sacré et inviolable. Ils prirent donc le cadavre du dieu, et le portèrent sur son navire *Ringhorn*, pour y allumer le bûcher et le pousser alors loin du rivage dans la mer. Mais il fut impossible de faire mouvoir le bateau. Il fallut envoyer chercher l'enchanteresse Hyrrokian, qui arriva montée sur un loup qu'elle menait avec une bride composée de serpents. Elle poussa avec un tel effort le vaisseau que le bois en prit feu; on y porta le cadavre de Balder et celui de son épouse Narma, la fille de Neff, qui était morte de douleur. Thor, le dieu du tonnerre, était présent; un nain qui embarrassait sa marche fut jeté par lui dans le feu. Odin avec ses corbeaux, Frigga et les Walkyries, Frey avec son sanglier, Freya et ses chats, et beaucoup de géants, assistaient à la cérémonie. Odin mit sur le bûcher son anneau d'or, *drupner*, qui, dès ce moment, eut la faculté de produire toutes les neuf nuits huit anneaux aussi lourds que lui. Après les funérailles, Frigga, la mère de Balder, réunit les dieux et leur annonça que celui qui voudrait avoir toute sa faveur devait descendre chez Hela, dans le séjour des morts, pour lui offrir en son nom une rançon pour son fils. *Hermod*, le diligent messager, s'offrit à l'instant, et reçut, pour accomplir cette mission, le cheval merveilleux de son père Odin. Pendant neuf jours et neuf nuits il fut en route; enfin il atteignit le pont *Giall* par lequel on traverse le fleuve infernal. Ce pont est couvert tout entier en or, et une jeune vierge qui le garde s'informa de son nom et de son sexe. « Hier, dit-elle, cinq fois cinq mille morts passeront sur ce pont, mais ils n'en firent pas retentir les arches sous les fers de leurs chevaux comme toi, qui es seul. Tu n'as pas la couleur des trépassés! Que viens-tu faire ici? — Je cherche Balder, répondit Hermod; ne l'as-tu pas vu sur le char de Hela? — Il a passé le pont, je l'ai vu, mais la route des morts est plus au nord. » Hermod continue son chemin; enfin il arrive à la grille; il sangle son cheval, et d'un bond le fait sauter par-dessus l'obstacle. Il trouve Balder dans le palais de Hela, sur le trône même, et passe la nuit près de lui. Le lendemain, il se présente devant Hela et lui expose le désir des dieux. « S'il est vrai, dit la déesse, que Balder est aussi regretté sur la terre, j'en demande une preuve. Que tous les êtres vivants ou inanimés pleurent sur sa mort, et je le laisserai partir; mais si un seul s'y refuse, il restera avec Hela. » Ainsi parla-t-elle, et Hermod dut porter cet arrêt aux dieux. Des messagers furent envoyés dans toutes les directions pour obtenir ce que Hela exigeait; déjà on croyait avoir réussi, quand, dans une caverne retirée, une femme de géant, une sorcière, nommée Thock, refusa obstinément de pleurer. Loke, le dieu méchant, l'avait excitée à cette insensibilité et l'encourageait dans sa résolution. Toutes les prières furent inutiles. Balder dut rester avec Hela jusqu'à la fin du monde, jusqu'au grand crépuscule. Alors il rebâtit avec ses frères le *Gimle* (le ciel) et y régnera éternellement.

On a vu dans ce gui si funeste à Balder et à tous les ases une allusion au druidisme et à la religion celtique, dont ils redoutaient les développements, et dans la lutte entre Loke et Balder une personnification de la lutte entre les massagètes, les adorateurs du feu qui n'avaient pas accepté le culte de Bouddha, et les ases qui étaient restés fidèles à leur religion primitive.

BALDÉRIC, le *Rouge*, chroniqueur français, mort en 1097, fut évêque de Noyon et de Tournay. Il resta de lui une *Chronique de Cambrai et d'Arras* qui s'étend de Clovis à l'an 1090. C'est un ouvrage curieux et plein de savantes recherches. M. M. Faverot et Petit l'ont traduit en français (Valenciennes, 1836) sur l'édition revue en 1834 par M. Le Glay.

BALDÉRIC ou **BAUDRY**, chroniqueur, né à Meung-sur-Loire, mort en 1130. Il fut abbé de Bourgueil, puis évêque de Dol en 1107. On a de lui une bonne *Histoire de la première croisade*, insérée dans le recueil de Bongars. Le fond en est pris de Theudebode, historien exact, dont il retoucha le latin barbare, et qu'il compléta par des récits de témoins oculaires. C'est le plus considérable de ses ouvrages. Ordéric Vital y a souvent puisé. Baldéric a écrit en outre une *Vie de Robert d'Arbrissel*, dont il avait été l'ami; une *Lettre curieuse aux moines de Fécamp*, sur les *maurs des Bas-Bretons et l'état des monastères d'Angleterre et de Normandie* (dans le recueil de